

"Les deux visages de la Grèce moderne" dans Süddeutsche Zeitung (31 octobre 1947)

Légende: Le 31 octobre 1947, le quotidien allemand Süddeutsche Zeitung rend compte de la situation de guerre civile en Grèce.

Source: Süddeutsche Zeitung. Münchner Neueste Nachrichten aus Politik, Kultur, Wirtschaft und Sport. Hrsg. FRIEDMANN, Werner; GOLDSCHAGG, Edmund; SCHÖNINGH, Dr. Franz Joseph; SCHWINGENSTEIN, August. 31.10.1947, n° 92; 3. Jg. München: Süddeutscher Verlag. "Die zwei Gesichter des heutigen Griechenlands", auteur:Michelat, Jean , p. 3.

Copyright: (c) Traduction CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/les_deux_visages_de_la_grece_moderne_dans_suddeutsche_zeitung_31_octobre_1947-fr-5a67f7c6-e260-46ef-b72b-ffd94312691d.html



Date de dernière mise à jour: 06/07/2016

Les deux visages de la Grèce moderne

Communiqué spécial pour la «Süddeutsche Zeitung» de Jean Michelat

Depuis la guerre, la Grèce n'a pas encore retrouvé le calme. Aux luttes des partisans contre l'occupation allemande a succédé le conflit intérieur sanglant entre un gouvernement très à droite et la gauche, conflit qui bloque toute évolution pacifique. La capitale, Athènes, est cependant une façade étincelante où est créée une atmosphère de luxe, de gaieté et de joie de vivre, au milieu d'un pays qui s'enfonce dans la misère. J'ai dîné sur la plage, près d'Athènes, dans une boîte de nuit qui aurait pu fournir le décor idéal à une scène d'amour hollywoodienne, avec un orchestre de swing, une lumière tamisée, des colonnes corinthiennes en stuc et de ravissantes jeunes filles souriantes, aux jambes irréprochables. Les trafiquants du marché noir dépensent ici 100 000 drachmes par soirée. Ailleurs dans le pays, les réfugiés n'ont pas de pain, les enfants vont pieds nus et meurent de rachitisme.

La lutte constante qui oppose dans presque toutes les régions de la Grèce les troupes du gouvernement et les partisans présente beaucoup plus de similitudes avec la lutte contre l'occupation allemande qu'avec une guerre civile ordinaire, comme celle qui a fait rage en Espagne, par exemple. Les villes sont aux mains des unités du gouvernement; les insurgés, les *andartes*, ont pris le maquis dans les montagnes, mais ont leurs organisations secrètes dans les villes aussi.

Le gouvernement d'Athènes a proclamé à plusieurs reprises des mesures visant à supprimer «définitivement» le fléau du banditisme et effectivement, le massif montagneux de l'Olympe a été nettoyé de manière systématique. La nuit, les *andartes* ont toutefois toujours réussi à quitter les régions menacées et à se regrouper. Actuellement, l'armée se contente de tenir plusieurs villes qui ont des positions stratégiques clés et de fournir la protection nécessaire aux transports par camions qui, avec les avions, sont les seuls à assurer la liaison avec le nord du pays. En pratique, un sixième de la Grèce est sous le contrôle des insurgés. Le général Markos, le «commandant en chef» des partisans, a établi dans les montagnes ses propres tribunaux, ses hôpitaux, ses journaux et son quartier général. Toutes ses installations sont inaccessibles aux troupes du gouvernement, et c'est pourquoi les partisans n'ont pas besoin d'occuper les villes. La lutte contre les insurgés devient de plus en plus difficile.

On sait que l'ingérence des pays voisins de la Grèce dans le conflit intérieur a fait l'objet de vives discussions à l'échelle internationale devant le forum des Nations unies. Il ne faut cependant pas l'imaginer comme l'ingérence dans la guerre civile espagnole. On parle beaucoup surtout d'une brigade internationale qui combattrait aux côtés des insurgés. Jusqu'à présent, pas un seul étranger n'a toutefois été véritablement identifié aux côtés des combattants du maquis grec; les partisans ont tout au plus dans leurs rangs des «slavophones», des minorités grecques, qui parlent un dialecte proche du bulgare. Le gouvernement yougoslave a toutefois lancé un appel à tous les jeunes communistes d'Europe en vue de la constitution d'une brigade internationale de travail pour la construction de la route de Bosnie. Il est évidemment possible que cette brigade soit un jour armée et vienne en aide aux *andartes* grecs. Il est exact que les armes et l'équipement des insurgés proviennent en partie de Yougoslavie, d'Albanie et de Bulgarie. Il est toutefois difficile d'établir l'ampleur de ces livraisons; du reste, les Balkans sont littéralement parsemés d'armes allemandes et italiennes abandonnées. Il est indéniable que les partisans possèdent aujourd'hui beaucoup plus de pièces d'artillerie lourde qu'au début du soulèvement. La formation de partisans en Yougoslavie ne peut pas non plus être niée. En décembre 1945, de nombreux partisans communistes qui avaient refusé de se rendre au gouvernement d'extrême droite après la dissolution des troupes de combat de l'«Elas» s'étaient rendus en Yougoslavie et s'y étaient rassemblés au camp de Boulkes, au nord de Belgrade. Ils y étaient internés par la Yougoslavie, mais leur formation militaire devint bientôt la principale préoccupation de leurs gardiens. En 1946, les anciens membres de l'«Elas» furent ramenés à la frontière grecque, ils la traversèrent et ils formèrent dans les montagnes un nouveau maquis.

C'est le peuple grec, qui a également de multiples raisons de s'inquiéter de l'action politique du gouvernement, qui fait les frais de cette situation. Pour l'instant, quelque 70 000 personnes sont en prison en

Grèce et 30 000 ont été déportées sur des îles pour des motifs d'opinion politique. Les conditions de vie des déportés sont relativement tolérables, mais, en raison de la forte surpopulation des petites îles, la famine règne. En revanche, dans les prisons et les camps de concentration, les conditions sont tout simplement lamentables. Les conditions d'hygiène, en particulier, sont épouvantables et ne sont quelque peu améliorées que par l'emploi intensif du désinfectant DDT. La population rurale est terrorisée de manière inconcevable par les vols, les pillages et les meurtres commis par les partisans, et les troupes du gouvernement sont souvent loin de se comporter en amis du peuple. La population rurale fuit les villages en grand nombre: les uns s'installent dans les villes, où ils vivent comme réfugiés dans des conditions déplorable, d'autres se joignent aux partisans, pour au moins vendre chèrement leur peau. Il n'y a plus de récoltes, le bétail est abattu, les villages sont désertés – la Grèce compte 200 000 réfugiés pour une population de sept millions d'habitants. Une atmosphère d'angoisse et de terreur plane sur la campagne, car la vie de la population dépend de la volonté arbitraire de la prochaine troupe ou bande armée.